



ROBIN  
HOBB  
Adieux et retrouvailles

---

L'ASSASSIN ROYAL  
XIII

Pygmalion

Extrait de la publication



ADIEUX  
ET  
RETRouvAILLES

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

- La Déchirure* (t. 1)
  - Le Cavalier rêveur* (t. 2)
  - Le Fils rejeté* (t. 3)
  - La Magie de la peur* (t. 4)
  - Le Choix du soldat* (t. 5)
  - Le Renégat* (t. 6)
  - Danse de terreur* (t. 7)
  - Racines* (t. 8)
- 

L'ASSASSIN ROYAL

- L'Apprenti assassin* (t. 1)
- L'Assassin du roi* (t. 2)
- La Nef du crépuscule* (t. 3)
- Le Poison de la vengeance* (t. 4)
- La Voie magique* (t. 5)
- La Reine solitaire* (t. 6)
- Le Prophète blanc* (t. 7)
- La Secte maudite* (t. 8)
- Les Secrets de Castelcerf* (t. 9)
- Serments et deuils* (t. 10)
- Le Dragon des glaces* (t. 11)
- L'Homme noir* (t. 12)
- Adieux et retrouvailles* (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :  
LA CITADELLE DES OMBRES \*, \*\*, \*\*\* et \*\*\*\*.

---

LES AVENTURIERS DE LA MER

- Le Vaisseau magique* (t. 1)
- Le Navire aux esclaves* (t. 2)
- La Conquête de la liberté* (t. 3)
- Brumes et tempêtes* (t. 4)
- Prisons d'eau et de bois* (t. 5)
- L'Éveil des eaux dormantes* (t. 6)
- Les Seigneurs des trois règnes* (t. 7)
- Ombres et Flammes* (t. 8)
- Les Marches du trône* (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :  
L'ARCHE DES OMBRES \*, \*\* et \*\*\*.

ROBIN HOBB

ADIEUX  
ET  
RETROUVAILLES

*L'Assassin Royal*

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

roman

Traduit de l'anglais par  
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :  
FOOL'S FATE  
(The Tawny Man – Livre III)

(dernière partie)

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2003, Robin Hobb

© 2006, Pygmalion, département des éditions Flammarion, pour l'édition en langue française.

ISBN 978-2-7564-0612-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.







# 1

## GUÉRISONS

*La pratique chalcédienne qui consiste, pour un propriétaire, à marquer ses esclaves d'un tatouage particulier est née d'une mode en vogue dans la noblesse. A l'origine, elle ne concernait que les sujets les plus précieux, ceux qu'on prévoyait de garder toute leur vie ; cette coutume s'est généralisée, semble-t-il, lorsque sire Grart et sire Porte, puissants aristocrates de la cour chalcédienne, ont commencé à faire assaut de fortune. Bijoux, chevaux et esclaves servaient alors d'étalon à la richesse, et sire Grart a décidé de faire marquer de façon ostensible toutes ses montures et ses domestiques asservis, dont des colonnes entières l'escortaient lors de ses sorties. On raconte que le seigneur Porte, à l'imitation de son concurrent, entreprit alors d'acheter des centaines d'esclaves à bas prix, sans valeur particulière, comme des artisans ou des érudits, dans le seul but de les tatouer de son sceau et de les exhiber.*

*A cette époque, certains ouvriers et courtisanes assujettis obtenaient de leurs maîtres le droit d'accepter des emplois à l'extérieur, et, parfois, ces privilégiés gagnaient assez d'argent pour acheter leur liberté. On le comprendra, nombre de propriétaires mettaient quelque mauvaise volonté à se séparer de serviteurs d'un tel prix ; or, comme les tatouages ne s'effaçaient pas sans laisser de considérables cicatrices et que les documents d'émancipation falsifiés circulaient abondamment, les affranchis avaient du mal à faire la preuve de la légalité de leur statut. Les possesseurs d'esclaves ont alors tiré profit de cette situation*

## ADIEUX ET RETROUVAILLES

*en créant des « anneaux de liberté », onéreuses boucles d'oreilles d'or ou d'argent, souvent serties de pierres précieuses, au dessin particulier à chaque famille noble, qui indiquaient que tel esclave avait obtenu légitimement sa libération ; après avoir acheté son affranchissement, il lui fallait fréquemment des années de service encore pour payer le bijou prouvant qu'il avait acquis le loisir de se déplacer en Chalcède à son gré et sous sa propre caution.*

*Histoire des coutumes esclavagistes chalcédiennes, de GEAIREFU*

★

Les heures qui succèdent à une bataille me sont familières ; j'ai marché sur des terres gorgées de sang et enjambé des corps mutilés ; pourtant jamais je n'avais connu de combat dont la suite eût mieux illustré la futilité des conflits armés. Les guerriers pensaient les plaies qu'ils s'étaient infligées mutuellement, et les Outriliens qui avaient dressé le fer contre nous demandaient aux envoyés du Hetgurd des nouvelles de leur famille et des propriétés de leur clan qu'ils n'avaient pas revues depuis des années. Ils évoquaient ces personnages de conte qui s'éveillent d'un sommeil enchanté et s'efforcent de retrouver leur existence disparue, de franchir l'abîme du temps perdu. On ne le voyait que trop, ils n'avaient pas oublié les actes qu'ils avaient commis au service de la Femme pâle ; je reconnus parmi eux un des gardes qui m'avait traîné à ses pieds ; sous mon regard, il détourna vivement les yeux, et je n'insistai pas. Peottre m'avait déjà fourni le seul renseignement que je voulais.

Je traversai le camp que l'on désassemblait avec une hâte presque inconvenante. On installait déjà deux blessés graves, tous deux des forces de la Femme pâle, sur les traîneaux, et l'on démontait les tentes ; on bâtissait rapidement un tumulus de glace sous lequel gisaient trois cadavres, également d'anciens adversaires. Glasfeu avait dévoré celui de l'Aigle, le représentant du Hetgurd tombé lors de la résurrection du dragon ; lui devrait se passer de sépulture. Les deux autres hommes que nous avons perdus, Renard et Adroit, avaient été ensevelis dans l'effondrement de la fosse, et, de fait, les exhumer pour les inhumer à nouveau n'aurait rimé à rien. Je trouvais cet abandon

## GUÉRISONS

de nos morts irrévérencieux, mais je percevais l'émotion qui le motivait : notre départ baignait dans une atmosphère d'urgence, comme si plus vite nous quitterions le glacier, plus vite la Femme pâle deviendrait une créature du passé. J'espérais qu'elle aussi restait enfouie dans l'immense tombeau affaissé.

Trame m'escortait et Umbre se portait à ma rencontre à pas pressés. On lui avait bandé le bras. « Par ici », me dit-il, et il me conduisit auprès de Burrich qui gisait dans la neige, Leste agenouillé à ses côtés. On n'avait pas tenté de le déplacer : sa position anormale trahissait une torsion effrayante et contre nature de sa colonne vertébrale. Je tombai à genoux devant lui, étonné de lui voir les yeux ouverts. Sa main s'agita faiblement sur la glace, comme une araignée mourante ; j'y glissai la mienne. Il respirait à petits coups, comme s'il se cachait de la douleur qui rôdait dans la partie inférieure de son corps. Il parvint à prononcer un mot : « Seul. »

Je me tournai vers Trame et Umbre, qui s'écartèrent en silence. Le regard de Burrich se porta vers Leste. L'enfant prit un air buté. Son père inspira un peu plus profondément ; une teinte étrange assombrissait le pourtour de sa bouche et de ses yeux. « Rien qu'un moment », murmura-t-il d'une voix rauque à son fils. Le jeune garçon inclina légèrement la tête puis s'éloigna.

« Burrich... », fis-je, mais il m'arrêta d'une crispation presque sèche de sa main sur la mienne.

Il rassembla ce qui lui restait de force et dit en reprenant son souffle entre chaque phrase : « Va à la maison. (Son ton se fit impérieux.) Occupe-toi d'eux. De Molly. Des garçons. » Je secouai la tête : il me demandait l'impossible ; sa main serra la mienne avec l'ombre de sa vigueur d'autrefois. « Si. Tu iras. Tu dois. Pour moi. » Nouvelle inspiration. Il plissa le front comme s'il prenait une décision grave. « Malta et Rousseau. Quand elle sera en chaleur. Pas Brutal. Rousseau. » Il leva le doigt comme pour m'interdire de discuter, puis il inspira plus profondément. « Bien voulu voir le poulain. » Il cligna lentement les yeux, puis fit avec difficulté : « Leste.

— Leste ! » criai-je ; l'enfant qui faisait les cent pas non loin leva la tête et se précipita pour nous rejoindre.

Avant qu'il n'arrive, Burrich dit avec une trace de sourire sur les lèvres : « J'étais l'homme qu'il lui fallait. » Il reprit son souffle et murmura encore : « Mais c'est toi qu'elle aurait choisi. Si tu étais revenu. »

Puis Leste se jeta à genoux près de son père et je lui cédaï la place. Umbre et Trame avaient apporté une berne épaisse, et le second expliqua : « Nous allons essayer de creuser la neige en dessous de vous et d'y glisser la couverture pour pouvoir vous transporter jusqu'au traîneau. Le prince a déjà envoyé l'oiseau qui doit indiquer aux bateaux de venir nous ramener à Zylig.

— Sans importance », répondit Burrich. Ses paupières tombèrent tandis que sa main se refermait sur celle de son fils. Peu après, je la vis s'ouvrir mollement.

« Profitez de ce qu'il est inconscient pour le déplacer », dis-je.

Et je mis la main à la pâte pour déblayer la neige puis insérer la couverture dans l'espace dégagé. Malgré toute notre délicatesse, Burrich gémit quand nous le soulevâmes, et il s'affaiblit un peu plus à mon Vif. Je me tus mais Leste dut le sentir comme moi ; les mots étaient inutiles. Nous le déposâmes sur le traîneau à côté des deux autres blessés, puis, alors que nous nous apprêtions à prendre le chemin du retour, je scrutai le ciel limpide mais ne vis nul signe des dragons.

« Ils ne nous ont même pas dit merci », remarquai-je à l'intention de Trame.

Il haussa les épaules en silence et nous partîmes.

Je passai le reste de la journée à marcher à côté de Burrich chaque fois que mon tour finissait de tirer le traîneau. Leste se plaçait de façon à toujours voir son père, mais je ne crois pas qu'il rouvrit les yeux une seule fois. Lourd restait assis à l'arrière du véhicule, emmitoufflé dans une couverture, les yeux dans le vague ; chaudement emmaillottés, Kossi et Oerttre occupaient l'autre traîneau, que Peottre tractait en fredonnant tout bas et qu'escortaient Devoir et la narcheska. Comme ils nous précédaient, je n'entendais pas ce qu'Elliania disait à sa mère, mais je le devinaï. Le regard de la femme, quand il se posait sur Devoir, avait une expression un peu moins réprobatrice, mais il restait surtout fixé sur sa fille, empreint de fierté. Les hommes survivants du Hetgurd avançaient en tête pour sonder

## GUÉRISONS

la neige. Trame puis Umbre vinrent marcher quelque temps à mes côtés ; il n'y avait rien à dire et nous ne dûmes rien.

Je fis le compte de nos pertes ; je n'y tenais pas particulièrement, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Mon prince était venu avec douze hommes, plus Leste et Lourd ; le Hetgurd avait envoyé six observateurs. Vingt personnes en tout, auxquelles s'ajoutaient le fou et Burrich. Vingt-deux. La Femme pâle avait tué Heste, Crible et le fou, Burrich mourait du coup que lui avait porté le dragon de pierre, l'Aigle avait péri sous le déluge de glace provoqué par l'explosion d'Umbre, Renard et Adroit étaient morts eux aussi. Nous regagnerions Zylig à seize, à condition qu'il ne fût pas arrivé malheur à Perdrot et Rossée sur la grève. Je poussai un long soupir. Nous ramenions tout de même la mère et la sœur de la narcheska, et huit Outriliens retrouveraient leurs foyers, huit hommes dont leurs familles avaient fait le deuil depuis longtemps. Je cherchai en moi un sentiment de satisfaction, même minime, mais en vain ; cette dernière bataille de la guerre des Pirates rouges, malgré sa brièveté, était celle qui m'avait coûté le plus cher.

Au soir grisailant, Peottre ordonna la halte, et nous montâmes le camp sans échanger guère de paroles. Avec deux tentes, nous dressâmes un abri afin de protéger les blessés sans avoir à les déplacer de leur traîneau ; les deux anciens guerriers de la Femme pâle pouvaient parler et se restaurer, mais Burrich restait sans connaissance. J'apportai à Leste de quoi boire et manger puis m'installai près de lui, mais je sentis au bout d'un moment qu'il souhaitait demeurer seul avec son père et j'allai flâner sous les étoiles.

La nuit, il n'y a pas de véritable obscurité dans ces régions, et l'on ne voit que les astres les plus brillants dans le ciel. Il faisait froid et le vent incessant accumulait la neige contre nos toiles protectrices. Je n'avais envie d'aller nulle part ni de rien faire. Umbre et le prince se serraient dans la tente de la narcheska avec la famille de Peottre, heureux et victorieux, émotions qui me restaient totalement étrangères. Les hommes du Hetgurd et les Outriliens à la personnalité retrouvée s'étaient rassemblés de leur côté ; je passai près d'un petit feu où la Chouette effaçait tranquillement à l'aide d'un fer rouge le

tatouage à motif de dragon et de serpent de l'avant-bras d'un ancien adversaire. Le vent m'apporta l'odeur de la chair grillée tandis que l'homme gémissait puis poussait un hurlement de souffrance. Le clan de Vif de Devoir, moins Leste, s'était lui aussi entassé dans une petite tente ; j'entendis la basse de la voix de Trame et aperçus le reflet d'un œil félin qui jetait un regard à l'extérieur. Tous partageaient sans doute le triomphe de Devoir : ils avaient libéré le dragon et il avait gagné l'estime de la narcheska.

Longuemèche était assis seul devant une flambée à l'entrée d'une tente obscure. D'où tirait-il l'eau-de-vie dont je humais l'arôme ? Je faillis poursuivre mon chemin après lui avoir adressé un signe de tête, mais un je-ne-sais-quoi dans son expression me dit que ma place se trouvait à ses côtés ce soir-là. Je m'accroupis, tendis les mains à la chaleur du feu et le saluai. « Capitaine.

— Capitaine de quoi ? » rétorqua-t-il. Il fit rouler sa tête avec un craquement audible puis soupira. « Heste, Crible, Adroit... Tous les hommes qui m'accompagnaient sont morts et, moi, j'ai survécu ; belle réussite, pour un officier.

— J'ai survécu moi aussi », fis-je observer.

Il hocha la tête, puis, d'un mouvement du menton, il désigna la tente derrière lui. « Votre simplet roupille là-dedans. Il avait l'air un peu perdu, alors je l'ai pris en charge.

— Merci. » Le remords me saisit un instant, puis je m'interrogeai : aurais-je dû quitter Burrich pour m'occuper de Lourd ? Non, sans doute Longuemèche avait-il eu besoin lui-même de veiller sur quelqu'un. Il fouilla dans ses poches puis me tendit un flacon d'eau-de-vie ; c'était une flasque de soldat, éraflée, bosselée, sa réserve personnelle d'alcool, et, à titre de présent, à traiter avec respect. J'avalai une rasade frugale et la lui rendis.

« Condoléances pour votre ami, sire Doré.

— Merci.

— Vous vous connaissiez depuis longtemps ?

— Depuis l'enfance.

— Ah bon ? Quelle tristesse !

— Oui.

## GUÉRISONS

— J'espère que l'autre garce aura mis du temps à crever. Crible et Heste étaient des types bien.

— Oui. » Mais avait-elle seulement péri ? Et, si elle avait survécu, présentait-elle encore un danger pour nous ? Elle avait tout perdu, dragon, Paincru et serviteurs forgisés ; elle possédait l'Art, certes, mais je ne voyais pas de quelle façon elle pourrait l'employer contre nous. Si elle vivait encore, elle se trouvait aussi seule que moi. Pendant un long moment, je me demandai ce que j'espérais le plus : qu'elle était morte ou bien que, toujours en vie, elle souffrait le martyre ? Finalement, j'eus ma réponse : je m'en fichais ; je tombais de fatigue.

Quelque temps après, Longuemèche reprit : « C'est vraiment vous ? Vous êtes bien le bâtard de Chevalerie ?

— Oui. »

Il hocha lentement la tête comme si cela expliquait bien des choses. « Vous êtes plus dur à tuer que le chiendent, fit-il à mi-voix.

— Je vais me coucher.

— Dormez bien », dit-il, et nous partîmes ensemble d'un rire amer.

J'allai chercher mon paquetage avec mes affaires de couchage et les portai dans la tente du capitaine. Lourd s'agita légèrement quand j'installai mon lit le long du sien. « J'ai froid, marmonna-t-il.

— Moi aussi. Je vais me coucher dos à dos avec toi ; ça nous réchauffera. »

Je m'allongeai sous mes couvertures mais le sommeil me fuit, chassé par les vaines questions qui tournaient dans ma tête. Quel sort la Femme pâle avait-elle infligé au fou ? Comment l'avait-elle tué ? Était-il complètement forgisé quand elle l'avait achevé ? Si le dragon l'avait entièrement bu, avait-il éprouvé une ultime souffrance à la mort de la créature de pierre ? Interrogations stupides, stupides !

Lourd se tourna pesamment contre moi. « Je ne la trouve pas, dit-il à mi-voix.

— Qui ça ? demandai-je vivement. La Femme pâle envahissait toutes mes pensées.

— Ortie. Je ne la trouve pas. »

## ADIEUX ET RETROUVAILLES

Ma conscience me poignit soudain. Je n'avais pas songé à contacter ma propre fille alors que l'homme qui l'avait élevée était en train de mourir !

« Je crois qu'elle a peur de dormir, reprit Lourd.

— Ma foi, je ne l'en condamne pas. » Les condamnations, je les réservais pour moi-même.

« On va rentrer chez nous maintenant ?

— Oui.

— Mais on n'a pas tué le dragon.

— Non, c'est vrai. »

Suivit un long silence ; j'espérai qu'il s'était rendormi, mais il demanda dans un murmure : « On va rentrer en bateau ? »

Je poussai un soupir. Alors que je croyais avoir touché le fond, sa préoccupation puérile parvenait à m'accabler davantage. Je m'efforçai d'éprouver de la compassion pour lui, mais j'eus du mal. « Il n'y a pas d'autre moyen, Lourd, tu le sais bien.

— J'ai pas envie.

— Je ne te le reproche pas.

— Moi non plus, je ne t'en veux pas. » Il soupira lui aussi, se tut un moment et reprit : « Alors c'était ça, notre aventure. Et le prince et la princesse se marient, ils vivent heureux et ils ont beaucoup d'enfants qui illuminent leur vieillesse. »

Il avait dû entendre cette dernière phrase mille fois : elle servait en général aux ménestrels à clore les contes héroïques.

« Peut-être, répondis-je sans m'engager. Peut-être.

— Et nous, qu'est-ce qui nous arrive ? »

Longuemèche entra et se mit sans bruit à préparer son lit. A en juger par ses gestes ralentis, il avait dû faire un sort à son eau-de-vie.

« Nous, nous reprenons le cours de notre existence, Lourd. Tu vas retourner à Castelcerf servir le prince, et, quand il deviendra roi, tu resteras près de lui. » Je m'efforçai de me rapprocher de sa vision d'un dénouement heureux. « Et tu auras une belle vie, avec des gâteaux roses au sucre et de nouveaux habits chaque fois que tu en auras besoin.

— Et Ortie, enchaîna-t-il d'un ton réjoui. Elle est au château ; elle va m'apprendre à faire de beaux rêves – enfin, c'est ce qu'elle a dit avant toutes les histoires avec les dragons.



— Vraiment ? Tant mieux. »

Là-dessus, il se prépara à se rendormir, et, peu de temps après, sa respiration prit le rythme lent du sommeil. Je fermai les yeux en songeant que, peut-être, Ortie pourrait m'apprendre, à moi aussi, à faire de beaux rêves ; mais trouverais-je un jour le courage de me présenter devant elle ? Non, je ne voulais pas y penser pour l'instant, car il fallait alors que je m'imagine aussi en train de lui révéler l'état de Burrich.

« Et vous, quels projets avez-vous, sire FitzChevalerie ? » La question de Longuemèche tombait comme du ciel.

« Vous parlez d'un autre, répondis-je à mi-voix. Moi, je vais rentrer aux Six-Duchés et poursuivre ma vie de Tom Blaireau.

— J'ai l'impression que pas mal de gens connaissent votre secret aujourd'hui.

— Ils savent tenir leur langue, à mon avis, et ils la tiendront à la demande du prince Devoir. »

Il s'agita sous ses couvertures. « Certains n'obéiraient à cet ordre que s'il venait de sire FitzChevalerie lui-même. »

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, puis répondis en m'efforçant de réprimer mon hilarité : « Sire FitzChevalerie leur serait extrêmement reconnaissant de s'y plier.

— Très bien ; mais c'est quand même du gâchis. Vous méritez mieux. Tenez, la gloire, les hommes qui savent vos exploits et les saluent à leur juste valeur... Vous n'avez pas envie que vos actions restent gravées dans les mémoires ? »

Je n'eus pas à réfléchir longtemps. Qui ne s'est pas essayé à ce petit jeu, tard le soir, le regard plongé dans un feu mourant ? J'avais parcouru si souvent cette route des possibles que j'en connaissais tous les carrefours et attrapaires. « Je préférerais qu'on oublie les actes que j'ai commis – et je donnerais tout ce que je possède pour oublier les gestes que le devoir me dictait et que je n'ai pas accomplis. »

Et la conversation s'acheva là.

Le sommeil me saisit sans doute car j'en émergeai à l'heure grise qui annonce l'aube. Je quittai discrètement mes couvertures pour ne pas déranger Lourd et me rendis tout droit au chevet de Burrich. Leste dormait, roulé en boule à côté de lui,

la main dans la sienne. Mon Vif me disait que le maître des écuries s'éloignait de nous ; il allait mourir.

Je pénétrai dans la tente d'Umbre et Devoir et les réveillai. « J'ai besoin de vous », leur dis-je. Le prince me regarda d'un œil embrumé par-dessus ses couvertures ; le vieux conseiller se redressa lentement sur son lit, averti par mon ton qu'il s'agissait d'une affaire grave.

« En quoi ?

— Je veux que le clan tente de guérir Burrich. » Comme ils restaient sans répondre, j'ajoutai : « Tout de suite, avant qu'on ne puisse plus le rattraper.

— Tout le monde va comprendre que Lourd et toi tenez des rôles plus importants qu'il n'y paraît, observa Umbre. Je me garde d'intervenir sur ma blessure justement à cause de cela ; naturellement, mon estafilade n'a rien à voir avec la gravité de l'état de Burrich.

— De toute manière, tous mes secrets paraissent s'éventer sur cette île. Si je dois en supporter les conséquences, autant que ça en vaille la peine, au nom de ceux que j'ai perdus. J'aimerais renvoyer Leste à Molly accompagné de son père.

— L'époux de sa mère, fit Umbre à mi-voix.

— Croyez-vous que je ne le sache pas, que j'ignore ce que cela entraîne ?

— Allez réveiller Lourd, dit le prince en rejetant ses couvertures. Vous souhaitez agir vite, mais je vous conseille de lui donner un bon petit déjeuner avant que nous nous mettions au travail ; il ne peut pas se concentrer quand il a faim, et il n'est pas au mieux de sa forme le matin. Aussi, qu'il ait au moins le ventre plein.

— Ne vaudrait-il pas mieux bien réfléchir avant de... »

Devoir interrompit le vieil assassin : « Fitz ne m'a jamais rien demandé jusqu'ici. Je compte accéder à sa prière, sire Umbre, et sans attendre – du moins, le plus vite possible ; dès que Lourd se sera restauré. » Il entreprit de s'habiller ; avec un grognement de douleur, le vieillard quitta son lit.

« Je vous signale que j'avais déjà réfléchi à la solution que propose Fitz. Tout le monde à part moi aurait-il oublié que Chevalerie a fermé Burrich à l'Art ? fit-il d'un ton las.

## GUÉRISONS

— Nous pouvons toujours essayer », répliqua Devoir avec entêtement.

Et nous essayâmes. La préparation du repas de Lourd me parut interminable, et, tandis qu'il le consommait avec soin et minutie, comme à son habitude, je m'efforçai d'expliquer notre intention à Leste ; je redoutais de lui laisser trop d'espoir mais, en même temps, je tenais à ce qu'il comprenne les risques de l'entreprise. Si la réparation de l'organisme brisé de Burrich puisait excessivement dans ses réserves et qu'il mourût, je ne voulais pas donner à l'enfant l'impression que nous l'avions tué par témérité.

Je m'attendais à éprouver des difficultés à exposer clairement mon projet, mais j'eus beaucoup plus de mal à obtenir de Leste qu'il prît le temps de m'écouter. Je lui demandai de m'accompagner à l'écart, en retrait de l'Ours qui soignait les Outriliens blessés, mais il refusa de quitter le chevet de son père, fût-ce un instant, et je me résignai à lui parler sur place. Dès que j'évoquai l'éventualité d'une intervention du prince pour guérir Burrich par la magie des Loinvoyant, il manifesta un enthousiasme si avide que mes mises en garde et mes rappels d'un échec possible restèrent sans doute lettre morte. Il avait l'air d'un naufragé, avec ses cernes noirs et ses yeux caves de chagrin ; s'il avait dormi, le sommeil ne l'avait pas revigoré. Je lui demandai s'il avait mangé, et il secoua la tête comme si cette seule perspective l'épuisait.

« Quand allez-vous commencer ? fit-il d'un ton pressant pour la troisième fois, et je rendis les armes.

— Dès que le reste du clan arrivera », dis-je ; au même instant, Umbre écarta le rabat de la tente improvisée que nous avions érigée au-dessus du traîneau et entra, Devoir et Lourd sur les talons. Le nombre de personnes qui s'entassaient désormais sous la construction menaçait de la jeter à terre, et, avec un geste d'impatience, le prince proposa : « Démontons cet abri ; il nous gênera plus qu'il ne nous protégera pendant l'opération. »

Pendant que Leste se mordillait la lèvre avec fièvre, Longuemèche et moi abattîmes la toile puis l'empaquetâmes. Le temps que nous achevions notre tâche, la rumeur de notre

entreprise avait circulé dans le camp et tous se rassemblaient pour y assister. Je n'appréciais guère l'idée d'œuvrer en public et encore moins de révéler l'étroitesse de ma relation avec le prince, mais je n'y pouvais rien.

Nous nous réunîmes autour de Burrich. En vain, j'exhortai Leste à me laisser sa place pour que je puisse poser les mains sur son père, et, pour finir, Trame l'entraîna un peu plus loin ; il resta derrière le garçon, les bras serrés sur lui comme sur un enfant beaucoup plus jeune dans une étreinte rassurante qui mêlait à la fois Vif et contact physique ; je lui adressai un regard de remerciement, et il répondit par un hochement de tête qui m'enjoignait de me mettre au travail.

Umbre, Devoir et Lourd se donnèrent la main comme s'ils s'apprêtaient à quelque farandole enfantine. Parcouru d'un frisson d'angoisse à la perspective de ce que nous allions tenter, je m'efforçai de ne pas prêter attention à la curiosité avide des spectateurs ; Nielle, le ménestrel, ouvrait grand les yeux, tendu ; les Outriliens, tant ceux du Hetgurd que les rescapés, nous observaient avec méfiance. Peottr se tenait un peu en retrait, ses nièces et sa sœur près de lui, l'air grave et attentif.

Quand j'avais quelques années de plus que Leste, j'avais essayé, sur la suggestion de Burrich, de puiser de l'énergie en lui comme mon père autrefois. J'avais échoué, mais pas seulement parce que j'ignorais comment m'y prendre : Chevalerie avait employé Burrich comme servant du roi, source de vigueur pour ses opérations d'Art ; toutefois, l'homme ainsi utilisé devient aussi un canal qui permet d'accéder à l'utilisateur, si bien que le prince l'avait fermé aux autres artisans afin que nul ne pût l'attaquer ni l'espionner par ce biais. Aujourd'hui, je devais appliquer toute ma force et celle du clan de Devoir à la barrière dressée par mon père dans l'espoir de l'enfoncer et de pénétrer dans l'âme de Burrich.

Je tendis une main et Lourd la prit ; je posai l'autre sur la poitrine du mourant. Mon Vif m'apprenait qu'il ne restait plus dans son corps qu'à contrecœur ; l'animal qu'il habitait était blessé au-delà de toute possibilité de guérison. Si son organisme eût été un cheval, Burrich l'eût déjà achevé. J'écartai cette pensée démoralisante, tâchai de faire taire mon Vif et de

## TABLE

1. Guérisons .....	9
2. Portes .....	39
3. Catalyseur .....	67
4. La plume et le style .....	95
5. Sains et saufs .....	117
6. La tête du dragon .....	139
7. D'une pierre à l'autre .....	161
8. Famille .....	183
9. Engagements .....	209
10. Réappropriation .....	235
11. La fête des Moissons .....	265
12. Et ils vécurent... ..	289
Epilogue .....	311

N° d'édition : N.01EUCN000248.N001  
Dépôt légal : février 2006